Document generated on 07/03/2025 9:30 p.m.

Recherches sociographiques

# É.-Martin Meunier, *Le pari personnaliste*, Montréal, Fides, 2007, 365 p. (Héritage et projet.)

Jean-Philippe Perreault

Volume 50, Number 1, janvier–avril 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/029998ar
DOI: https://doi.org/10.7202/029998ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Perreault, J.-P. (2009). Review of [É.-Martin Meunier, *Le pari personnaliste*, Montréal, Fides, 2007, 365 p. (Héritage et projet.)]. *Recherches sociographiques*, *50*(1), 202–204. https://doi.org/10.7202/029998ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

basées sur un nouvel indicateur de la taille des communautés francophones en milieu minoritaire, ainsi que la répartition géographique de ces divers types de communautés. En s'intéressant à l'économie sociale, Marie-Thérèse Séguin, Guylaine Poissant, Éric Forgues et Guy Robinson parlent des femmes qui œuvrent au sein d'entreprises du domaine de la santé et du bien-être des comtés de Westmorland et de Kent au Nouveau-Brunswick. Enfin, Normand Labrie dresse un portrait de l'adaptation linguistique des travailleurs d'un centre d'appel de la région de Moncton. L'étude de cas dévoile que les employés doivent constamment changer de registre linguistique et de langue selon leur interlocuteur, que ce soit des collègues ou des clients. Pour Labrie, le bilinguisme dans ce type d'entreprise est clairement considéré par l'employeur comme « une qualité innée et non pas comme une expertise professionnelle ».

Si les thèmes de l'adaptation et de l'innovation s'avéraient de prime abord une piste fort intéressante pour poser la question de la permanence de l'identité et de la culture, il est dommage que, dans plusieurs textes, il soit difficile de retrouver cette trame. Toute culture comportant des éléments de continuité et de changements, on s'attendrait à ce que ceux-ci soient mis en relief, analysés et expliqués dans un colloque portant sur le thème de l'innovation et de l'adaptation. Par ailleurs, le lecteur qui cherchera à mieux connaître, voire à mieux circonscrire la société acadienne en sortira perplexe, car beaucoup d'articles présentés dans cet ouvrage ne traitent pas spécifiquement d'une réalité proprement acadienne. Le choix de l'Acadie du Nouveau-Brunswick était pourtant judicieux pour aborder ces questions. Car cette petite société minoritaire, malgré l'absence du contrôle d'un État et d'un territoire institutionnalisé, a tant bien que mal réussi à mettre en place des mécanismes qui permettent à la culture et à l'identité de se renouveler.

Michelle LANDRY

*Secteur science,*
*Université de Moncton.*
*michelle.landry@umcs.ca*

---

É.-Martin MEUNIER, *Le pari personnaliste*, Montréal, Fides, 2007, 365 p. (Héritage et projet.)

En ces temps où les religions sont trop souvent réduites à des objets idéologiquement immobiles demandant accommodements à une société en changement, *Le pari personnaliste* de É.-Martin Meunier expose de manière éclatante le complexe et constant processus d'élaboration des traditions religieuses, du catholicisme en l'occurrence. L'ouvrage s'offre comme un accès privilégié aux dynamiques qui ont donné corps au catholicisme au cours du XX^e^ siècle, alors que « l'Église a fait l'histoire de la société sans toujours savoir qu'elle la faisait » et que « l'apparition de nouvelles sensibilités sociales a transformé l'Église sans que nécessairement les élites de cette société aient conscience de la portée de leur nouveau discours et de leurs nouvelles pratiques » (p. 23).

Dans une « approche wébérienne du changement social », le sociologue Meunier nous ramène aux sources de l'éthique personnaliste pour expliquer les tensions et les enjeux qui pétrissent le catholicisme contemporain. Alors que l'éthique post-tridentine insistait sur la condition pécheresse de l'humain, l'ordre naturel immuable et le rôle central du clergé, l'éthique personnaliste catholique « introduit un humanisme optimiste » (p. 28), reconnaît l'histoire comme lieu de la Révélation et valorise le laïcat. Pour expliquer ce changement de paradigme, tout autant que pour en saisir pleinement la portée, l'auteur propose un savant et passionnant parcours : travaux novateurs du père Lagrange qui transformeront le rapport des catholiques aux textes sacrés et à la Révélation ; critique philosophique néothomiste de Jacques Maritain structurant la pensée catholique du début du siècle ; appel à l'engagement dans le monde de Charles Péguy ; la nouvelle théologie des dominicains Chenu et Congar, etc.

Il reviendra à la génération des années 1930, Emmanuel Mounier en tête, d'opérer véritablement cette « révolution personnaliste » en plaçant la personne et son devoir d'engagement au cœur de ce qui se présente comme une nouvelle éthique catholique. Pour plusieurs de ses contemporains, en développant sa « pédagogie de l'accomplissement de la personne » et l'exigence de justice qui lui est lié, Mounier rejoignait « l'idéal d'une chrétienté oubliée : celui de la subversive foi des premiers chrétiens » (p. 197).

Bien que les deux premières soient riches et fort instructives, se trouve dans la troisième partie – Éthique personnaliste et catholicisme contemporain – ce qui nous apparaît comme la contribution à l'étude du catholicisme la plus stimulante et éloquente de l'ouvrage. En rappelant le rôle des sciences sociales et des mouvements d'Action catholique, le professeur de l'Université d'Ottawa raconte comment s'est imposée, dans les cercles catholiques français, de 1930 à 1965, une « théologie de l'engagement » qui « a d'une manière indéniable collaboré à l'ouverture de Vatican II » (p. 251). « De l'Église triomphante éclairée de son élite cléricale, on passait à l'idée du peuple de Dieu où les masses de travailleurs militants-chrétiens allaient, de par leurs actions les plus terrestres, accomplir les fins divines » (p. 243). De la même façon, les sensibilités de l'éthique personnaliste (personne, incarnation, progrès, ouverture sur le monde, dialogue, démocratie…) rencontrèrent les horizons d'attentes des catholiques de différentes obédiences, confrontés à la perte de crédibilité de l'Église et inquiets de son avenir. Ne circulant, jusque-là, qu'entre certains militants et intellectuels, l'éthique personnaliste trouve, dans l'après-guerre, considération aux yeux de la hiérarchie. Et voilà le terrain prêt pour le grand aggiornamento du Concile. En s'appropriant l'éthique personnaliste, Vatican II « aurait peut-être bien involontairement provoqué une transformation de la signification même de la foi dans le monde contemporain […] : de l'éthique post-tridentine à l'éthique personnaliste, le mode d'expression et de signification de la foi passait d'un mode théologico-éthique à un mode éthico-religieux » (p. 277). Cette thèse est particulièrement intéressante puisqu'elle identifie le catholicisme comme acteur d'une des transformations les plus évidentes de la religiosité contemporaine : le passage du salut de l'âme

dans l'au-delà au primat du bonheur individuel et mondain, pour reprendre l'expression d'Yves Lambert.

La crise postconciliaire et le ressac conservateur qui s'ensuit seront eux aussi marqués, plus ou moins explicitement et indirectement, par l'éthique personnaliste. Il s'agit là d'un autre des appréciables apports de cet ouvrage : il montre comment les discours conservateurs intègrent, en les réorientant, des bases qui ont aussi servi à l'élaboration de positions progressistes. Ce faisant, il offre une appréciable explication à la situation actuelle. Le chercheur en arrive à l'hypothèse d'un catholicisme « postpersonnaliste » où la crédibilité de l'institution n'est plus liée à des « critères de plausibilité en rapport aux savoirs scientifiques et philosophiques et [à l'] authenticité [de] la personne » (p. 335), mais tient dans une « remagification » de l'institution dont il faudra comprendre les causes et la fonction.

En adoptant cette nouvelle éthique au cours du XXe siècle, le catholicisme « incorporait alors le principe même de la critique de son autoritarisme », rendant possible la remise en question de sa dogmatique, de son organisation et de son rapport au monde. Il s'agit là du paradoxe le « plus sociologiquement menaçant à son égard », conclura le professeur Meunier. Tel était bien le pari qu'a pris l'Église catholique. Parions à notre tour que plusieurs regretteront de n'avoir pu lire pareil ouvrage plus tôt.

Jean-Philippe PERREAULT

*Faculté de théologie et de sciences religieuses,*
*Université Laval.*
*jean-philippe.perreault@ftsr.ulaval.ca*

---

Solange LEFEBVRE, *Cultures et spiritualités des jeunes*, Montréal, Bellarmin, 2008, 320 p.

Dans un ouvrage richement documenté, l'auteure s'efforce de comprendre la pluralité des quêtes de sens qui animent les jeunes de nos jours. Dans les analyses qui leur sont consacrées, ces quêtes sont parfois considérées à l'aune de leur éclatement, de leur éparpillement apparent ; mais elles sont parfois considérées, aussi, comme les résultantes d'une époque lors de laquelle les frontières se brouillent complètement, entraînant par là une certaine homogénéisation culturelle. La perspective de l'auteure s'insère entre ces deux extrêmes et avance plutôt qu'un « excès de 'possibles' » (p. 9) oblige les jeunes à exercer leur faculté de choisir d'une manière inédite. Ces possibles appartiennent à la fois aux religions officielles et à des univers qui semblent se situer à l'écart des traditions religieuses reconnues.

Le chapitre inaugural présente la jeunesse comme un « entre-deux », un moment de transition, un passage qui suppose une « marginalité pour ainsi dire intrinsèque » (p. 30) puisque la différenciation est la première étape du processus par lequel le jeune